



Réalisateur de nombreux reportages à l'étranger, principalement au Congo, Thierry Michel, soixante-quatre ans, se passionne aussi pour la Wallonie industrielle et ouvrière. Son dernier film, *Enfants du Hasard*, suit l'année scolaire d'une classe de sixième primaire composée d'enfants d'origine turque en banlieue liégeoise.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**

Thierry MICHEL

# « Je suis À LA RECHERCHE DE SOURCES DE VIE »

— À lire votre filmographie, on y voit surtout, comme centres d'intérêt, les soubresauts du monde et la vie ancienne ou récente dans le sillon industriel wallon.

— J'habite Liège et je suis originaire de Charleroi. Mon grand-père était ingénieur des mines, présent dans le fond. J'ai donc été très tôt sensibilisé aux conditions de travail des ouvriers de notre région. J'ai aussi un intérêt marqué

« Le monde est une lutte permanente entre la lumière et l'obscurité. »

pour ce qui se passe dans le monde, et particulièrement au Congo où j'ai effectué dix reportages et films, notamment sur Mobutu, le fleuve Congo, l'exploitation des ressources du Katanga par des groupes industriels ou le docteur Mukwege (*L'homme qui répare les femmes*). Cette fois-ci, j'ai voulu revenir à notre région et dans une thématique que j'avais peu traitée, celle de l'enseignement, de l'éducation et de la présence dans nos écoles des enfants de l'immigration. Pendant un an, j'ai suivi une institutrice expérimentée et remarquable à différents moments de l'année scolaire. *Enfants du Hasard*, le titre de ce film coréalisé avec Pascal Colson, est le nom du charbonnage proche où ont travaillé les grands-parents des élèves. C'est d'abord un film sur l'enfance face à l'apprentissage du monde, de soi-même et du rapport aux autres. Et, indirectement, sur l'immigration, la religion musulmane et la mémoire industrielle.

— Ces enfants d'origine turque vivent des choses semblables à ceux d'origine belge...

— Ils vont en classe et jouent comme d'autres enfants du même âge, et ils sont par ailleurs de religion musulmane, ce qui est une dimension de leur vie importante parmi d'autres influences. Ils ne sont pas discriminés grâce au travail essentiel de l'enseignante qui a une autorité naturelle bienveillante et chaleureuse. Elle les oriente vers plus d'autonomie, de liberté, de responsabilité. Elle porte sur la vie une réflexion de manière intelligente mais sans prosélytisme. Je pense que ce ne sont pas la technologie ou des théories pédagogiques qui font la bonne enseignante mais sa personnalité, une forme de charisme. Il est important que l'éducateur puisse transmettre à l'enfant des valeurs, un respect mutuel, une exigence. Cela ne m'intéressait pas de renforcer ce sentiment de scepticisme, de doute, de « noir-jaune-blues ». Je suis plutôt à la recherche de sources de vie.

— Vous êtes originaire de Charleroi. C'est marquant dans votre parcours ?

— Totalement, ce paysage m'a fondé. C'est une culture industrielle extrêmement forte et familiale. Mon grand-père était originaire du Borinage et venait d'un milieu populaire mais il a réussi des études d'ingénieur. Mon père était comptable. Ma mère était de Charleroi et Premier prix de Conservatoire à Bruxelles. La grande Histoire a croisé sa vie avec la guerre, l'exode, la mort de son premier fiancé. Elle a épousé finalement mon père, ami de ce fiancé, et est devenue professeure d'art dramatique, en jouant aussi des rôles au théâtre. J'ai donc rencontré à la fois une sensibilité très populaire et plus artistique.

— Votre sensibilité aux malheurs des autres vous a-t-elle été transmise par vos parents ?

— Oui, mais tout autant par la religion chrétienne. Je viens d'un milieu très chrétien, quasi intégriste, du côté de mon père, plus bohème et original de celui de ma mère. Mon père était très à droite et j'ai pris le contrepied. La transmission chrétienne provient aussi de l'enseignement chez les jésuites. Pour eux, l'ordre conduit à Dieu et chaque mot a son sens. Et j'ai été enfant de chœur. Un film vu en retraite, *L'Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini, avec le discours sur la montagne, les Béatitudes ou le cri de révolte de Jésus contre les marchands du temple, m'a beaucoup marqué. C'est une vision de Jésus qu'un homme de gauche peut apprécier. Ma sensibilité sociale est également venue d'une expérience. En Espagne, avec ma mère dans les années soixante, j'ai vu des gosses de mon âge mendier, sans chaussures, pieds nus. Je me suis senti alors très privilégié et j'ai culpabilisé. J'ai rompu avec la religion. Vers quatorze ans, je ne suis plus allé à l'église, le cachant d'abord à mes parents. J'ai gardé les valeurs, pas la pratique religieuse. Mes deux enfants n'ont pas été baptisés mais ont décidé, adultes, de l'être.

— Vous avez entamé des études de cinéaste à l'IAD, l'Institut des Arts de Diffusion...

— Je voulais gagner du temps pour aller m'émanciper à Bruxelles. J'ai donc quitté le collège à seize ans et j'ai réussi le jury central. Mai 68 a été un choc redoutable. L'IAD était alors en pleine contestation et ouvert sur le monde. Dès dix-sept ans, avec un appareil photo et un vélo, j'ai fait un reportage sur la mémoire industrielle du Pays Noir puis sur les enfants des bidonvilles de la banlieue parisienne ou sur des mineurs turcs en grève. J'ai rejoint la FGTB et la Ligue Révolutionnaire des Travailleurs. Un engagement à

gauche très clair mais je n'ai jamais été marxiste-léniniste ou stalinien. J'ai fait aussi l'expérience du travail en usine de jour et de nuit. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une seule carte, celle de presse, aucune affiliation politique mais toujours une sensibilité d'humaniste de gauche ou écolo, pas nécessairement bobo...

— **À la RTBF, vous êtes devenu cinéaste-réalisateur.**

— Oui, il n'y pas mieux pour moi que le métier que j'exerce, à la fois celui de cinéaste et de journaliste où il s'agit de rendre compte au mieux du réel. Je travaille avec une préoccupation esthétique tout en tentant d'approcher la vérité, la complexité du monde. Je fais aussi parfois indirectement du journalisme de dénonciation, notamment en révélant certaines choses sur le Congo qui m'ont valu des campagnes diffamatoires de la part des autorités congolaises. On m'a aussi parfois reproché de ne pas suffisamment me positionner, mais il faut laisser au spectateur sa propre lecture du film et ne pas lui imposer un prêt-à-porter de ce qu'il faut penser. Les lectures peuvent être plurielles. Je ne fais pas un journalisme militant. Je peux l'être dans ma vie personnelle mais pas dans mes films.

— **C'est un métier de manipulation, à la caméra, on choisit un cadre, au montage, on coupe puis on sélectionne un propos...**

— Bien sûr. On peut faire dire une chose et son absolu contraire par la juxtaposition de deux images. C'est une responsabilité, chacun l'assume en fonction de son éthique. C'est pour cela aussi que, sur une même réalité, on peut avoir des visions très différentes.

— **Vous n'êtes pas de l'école de la dérision qui a fait le succès de certaines émissions, comme Strip-tease.**

— Certainement pas. J'ai essayé de faire deux *Strip-tease* et les producteurs m'ont dit à chaque fois que cela manquait de peps, que c'était trop beau, trop gentil. J'avais trop de respect pour les gens que je filmais. Ceci dit, à titre personnel, comme tout le monde, j'apprécie l'humour et j'aime bien rire parfois des autres.

— **Trop bienveillant ?**

— Je ne sais pas. À propos du film sur Mobutu, un de ses fils m'a dit, dix ans plus tard, que le film était juste parce que j'avais montré son charisme, ses qualités en somme, mais aussi sa perversion machiavélique, tous les usages

**« La vie, c'est une comédie de Molière et une tragédie de Shakespeare. »**

qu'il avait fait des ruses et astuces de la politique. Mobutu savait faire rire son assistance et faire pleurer. Tous les êtres humains sont portés par des forces de bien et de mal, certains davantage que d'autres. Est-ce qu'il existe des monstres absolus ? Mobutu n'en était pas un. Hitler probablement, et encore, je n'en suis pas certain. Je pense que la société est comme un grand théâtre. La vie, c'est souvent à la fois une comédie de Molière et une tragédie de Shakespeare. Il faut percevoir ce que renferment les coulisses de ce théâtre. Montrer que cette comédie devient, dans certaines circonstances, une tragi-comédie.

— **Le pays marquant dans votre histoire personnelle, c'est le Congo puisque vous lui avez consacré pas moins de dix films. Quels sentiments vous animent après vous y êtes si souvent**

**rendu ?**

— J'admire l'énergie du peuple, sa capacité incroyable d'adaptation, d'autonomie, cette puissance créatrice d'un peuple pauvre, exploité, mais qui parvient à survivre avec une joie de vivre exceptionnelle, la cordialité de ses habitants. J'ai aussi le sentiment que l'histoire n'avance pas depuis vingt-cinq ans, qu'on est dans un carrousel infernal de cycles de violences, de répressions, de non-développement avec des élites complètement corrompues, une opposition, comme on dit, « *opposant de jour, composant la nuit* », où qui que ce soit est achetable dans la classe politique. Et au milieu de cela, il existe des gens formidables comme le docteur Mukwege qui continue de soigner les femmes violées, de dénoncer ces crimes abominables au risque de sa vie. Et tous ces collectifs de femmes qui ont été violentées et gardent cette force d'être des actrices du changement. Il y a un peuple dont je suis solidaire et des élites que j'exècre.

— **En disant cela, vous devenez persona non grata là-bas...**

— Je le suis. J'ai été arrêté plusieurs fois. Je connais les cachots, les casernes, les commissariats, où j'ai été placé en résidence surveillée. J'ai été poursuivi deux fois en justice où j'ai dû me défendre contre un général en chef de la police congolaise. J'y suis toujours allé avec des visas réguliers et, malgré ces visas, j'ai été expulsé deux fois, par Mobutu puis par Kabila. Je n'espère plus de visa. Si j'en obtenais un maintenant, je serais probablement arrêté. Du temps de Mobutu, je ne risquais pas de terminer dans un cercueil mais, selon mes amis congolais, si j'y retournais, j'aurais probablement une intoxication alimentaire extrêmement rapide ou je risquerais d'être malencontreusement renversé par un taxi.

— **Quel est votre regard sur le monde aujourd'hui ?**

— L'histoire du monde, ce sont des flux et des reflux. Je reviens du Burkina, dont la révolution semble réussie et où règne une superbe énergie, tout comme au Sénégal. Le Congo me désespère complètement. L'état du monde, c'est toujours cette lutte permanente entre l'obscurité et la lumière. Les hommes doivent se remobiliser à chaque fois pour préserver la liberté. Je ne suis pourtant pas désespéré parce qu'il existe toujours cette capacité de mobiliser des peuples et des gens prêts à prendre des risques pour des convictions, des sentiments de solidarité humaine et de liberté fondamentale.

— **Que faites-vous pour vous ressourcer ?**

— Je lis beaucoup d'auteurs fondamentaux de philosophie, de sociologie, comme Camus, Jankélévitch, Hannah Arendt, qui pensent intelligemment les tumultes du monde et essayent de les analyser au-delà des stéréotypes établis. Il faut toujours aller au plus profond de la complexité. Pour faire le vide, j'ai décidé, comme petit-fils de musicien, de me mettre enfin à la musique. Je fais de la clarinette et espère d'ici quelques années atteindre le niveau de Woody Allen. ■

L'intégralité de cette rencontre est à lire en ligne dans « Les plus de *L'appel* » : <http://magazine-appel.be/+Le-plus-de-L-appel-+>

*Enfant du Hasard*, un film de Thierry Michel et Pascal Colson, Liège, Les films de la passerelle, 2017. Actuellement dans les salles de cinéma.

*Livre/coffret DVD Collection Congo-Zaïre*, dix films de Thierry Michel, préface de Colette Braeckman, analyse de René Michelems, Liège, Les films de la passerelle, 2017.